

L'IMPARTIAL

L'Union fait la Force

LA CIE. DE PUB. DE L'IMPARTIAL, PROPRIETAIRE.

G. BUOTE, RÉDACTEUR.

F. J. BUOTE, GÉRANT

VOL. 3. NO. 23

TIGNISH, ILE du PRINCE EDOUARD, JEUDI LE 16 JUILLET 1903.

11 ANNEE.

FEUILLETON DE L'IMPARTIAL

L'AVENTURIER MALGRE LUI.

En revanche, ils contaient l'explosion dans tous ses détails. La disparition de Mme. Michon y était mentionnée avec force suppositions plus ou moins extraordinaires. Tout ce que les reporters avaient fait imprimer à ce sujet était d'une exactitude étonnante.

Depuis sa chute dans le Mississipi jusqu'à l'éclipse inexplicable du bateau monté par les hommes de couleur, au tournant de la rivière, rien n'y manquait, pas plus que les recherches inutiles de son mari. En sorte que le rédacteur qui savait tout restait muet sur le seul point qui eût satisfait Claude.

Et, encore une fois, cette question : Que faire ? se posait sans solution possible. "L'article du New-Orleans-Times" se terminait par ces quelques lignes :

"L'embarras de M. Michon est, on le voit, des plus grands. Il ne lui restera probablement qu'à se rendre chez son oncle, M. Arsène Martin, à Hill's-Point, et ce dernier, dont tout le monde a pu apprécier, dans notre cité, l'énergie et l'initiative, l'aidera sans doute à retrouver promptement la dame disparue, qu'elle soit morte ou vivante."

"Morte ou vivante !" répéta Claude, éffaré.

Son désespoir, auquel une colère noire se mêlait, impressionnait tous ceux qui en étaient témoins. Mais à quoi servait de se lamenter ? Il fallait agir. C'est ce que lui dit Boubou, avec une douceur voulue, décelant chez ce petit noir une âme à la fois résolue et délicate.

"Le journal a raison, mister Claude, lui dit-il. Allons trouver mister Martin ; il saura s'y prendre pour découvrir sa nièce."

—Qui sait, d'ailleurs, dit le maître de la maison où avait couché le mari de Sophie, — qui sait si votre femme, revenue à elle, n'a pas, comme vous, loué une voiture pour se faire transporter chez son oncle, à Hill's-Point, le seul endroit où elle pouvait penser que vous iriez, en désespoir de cause.

—Peut-être même qu'elle a écrit à M. Martin, si elle n'a pas pu se rendre encore chez lui," ajouta Boubou, tout fier d'avoir trouvé un argument consolateur.

En ce moment, un des hommes partis à la découverte vint annoncer qu'on avait trouvé la grande barque des hommes de couleur. Elle avait été abandonnée dans les raseaux, à deux kilomètres de là.

Il n'y avait donc plus à espérer de découvrir Sophie. Toutes les suppositions, à la vérité, restaient possibles, les reconfortantes plus que les autres, peut-être. Mais il était nécessaire de prendre une décision.

Comme la veille, comme tous les jours, deux bateaux à vapeur, partis de la Nouvelle-Orléans, allaient passer. Leur première escale se trouvait à douze kilomètres en amont. Claude avait congédié son bateau. Il loua une voiture pour se rendre au point d'embarquement.

Par un phénomène curieux, il n'éprouva aucune répugnance à se confier de nouveau à des pyroscaphes si peu soucieux de la vie des passagers. Sa douleur endormait

les préoccupations dont il était si obstinément assiégré en temps normal.

Il prit donc le bateau, descendit à Heathfield ; puis, s'étant fait indiquer l'habitation d'Arsène Martin, il s'y rendit à pied, toujours suivi de Boubou, dont le bavardage demeurait sans écho.

Au moment où les deux voyageurs mettaient le pied sur la première marche du perron de Hill's-Point, un grand vieillard, charpenté en hercule, la figure soigneusement rasée, sauf une assez longue barbe poivre et sel, sortit de la maison et vint au-devant de Claude avec empressement... Le premier mot de l'oncle, car c'était lui, fut :

"Sophie ?

—Elle n'est pas chez vous ?

—Non. Je sais par les journaux ce qui s'est passé. Rien de plus. Vous ne l'avez donc pas retrouvée ?

Claude fit un geste de découragement profond et laissa couler les larmes qui lui emplissaient les yeux. "Allons ! allons ! s'écria l'oncle, vous êtes un homme, je pense. D'ailleurs, il n'y a aucune raison de jeter le manche après la cognée."

—Mais, mon oncle... —Oui, je sais, l'aventure est cruelle, surtout pour un Parisien tout plein de ses idées d'Europe.

—Comment ! nos idées d'Europe, vous trouvez donc tout simple ce qui est arrivé ? s'écria Michon, qui se montait.

—Je n'ai pas dit ça. Mais commencez pas entrer dans la maison, et ne consacrons pas notre première entrevue à une dispute. Vous êtes, cela se conçoit, dans un déplorable état nerveux. Tenez, asseyez-vous là, sur ce fauteuil, tâchez de vous calmer, et causons froidement. C'est le seul moyen d'arriver à retrouver la petite Sophie."

Claude, qui venait d'être introduit dans un vaste salon meublé confortablement, élégamment même, ce qui n'est pas toujours la même chose, Claude s'assit machinalement et dit :

"Que pensez-vous qu'il faille faire ?

—Avant de vous répondre, reprit Martin, dont la longue figure de Yankee en imposait à son neveu, je voudrais bien savoir comment il s'est fait que vous ne fusiez pas sur le même bateau, la petite Sophie et vous."

Claude allait tout bêtement dire la vérité, mais il ressentit une certaine honte à révéler par suite de quel sentiment cupide il avait essayé d'empêcher le départ de sa femme. Malgré sa douleur, il sentait l'inconvenance d'avouer que les seize cent mille francs étaient la cause de tout.

"Nous n'avons pas fait le voyage ensemble, dit-il. Nous avions eu une petite querelle et j'avais feint de la laisser partir toute seule. Mais quand je suis arrivé au Havre, la "Normandie" avait pris la mer. Je me suis embarqué à Queenstown. Le Cunard qui me portait a été retardé par les glaces flottantes et, à New-York, Sophie avait déjà pris le train. Comptant la trouver chez vous, je ne me

suis pas autrement inquiété d'elle à la Nouvelle-Orléans.

"De son côté, Sophie ne s'attendait guère à ce que je lui courusse après. Pendant qu'elle prenait le "Jackson", moi je m'installai sur le "Lafayette"...vous savez le reste.

—Oui, oui, oui ! articula l'oncle, pensif.

—Ah ! reprit Claude, en retombant dans son désespoir, j'avais bien raison de redouter ce voyage... non pas pour moi, mon Dieu ! ajouta-t-il en manière de correctif ; mais mon instinct me disait qu'il tournerait mal..."

—Mon garçon, encore une fois, ne vous imaginez pas que tout soit perdu.

—Comment ? interrompit Michon, presque indigné du sang-froid avec lequel parlait Arsène Martin.

—Eh ! certainement, on retrouvera la petite Sophie, si du moins c'est bien elle qu'on a retirée de l'eau sous vos yeux. Dans ce pays-ci, nous en avons vu bien d'autres.

—Ah ! fit Claude, ahuri.

—D'abord, mon petit, ce que vous devez espérer avant tout, ce qui est le plus probable, c'est que Sophie lise le journal, comme je l'ai lu moi-même, et qu'elle nous écrive ou nous envoie un télégramme pour nous rassurer.

—Bon ! répondit Claude, mais elle a pu le lire dès ce matin, puisqu'elle sait l'anglais, et vous attendez encore sa dépêche ?

—D'accord, cela ne prouverait rien encore d'extrêmement fâcheux.

—Pourquoi, mon oncle ? —Parce que Sophie, après une secousse pareille, peut-être fort souffrante et hors d'état de lire ou d'écrire.

—Alors, comment saurons-nous ?

—Mais l'Américain, reprit Arsène Martin, et principalement la Louisiane, sont des pays civilisés, quoi qu'on puisse dire sur votre boulevard de Gand, ou dans la rue Coquenard.

L'oncle Martin en était encore à ces antiques dénominations.

"Vous pensez bien que les gens chez qui on l'a transportée lisent aussi les feuilles publiques ; à son défaut, ceux-là écriront au journal.

—Alors, votre avis !...

—Est d'attendre à demain matin. Je vais câbler à un ami de la Nouvelle-Orléans qu'il m'avise par télégraphe de ce qu'il y aura de nouveau sur Sophie dans le "New-Orleans-Times," dès que ce journal aura paru.

—Quelle nuit je vais passer encore ! soupira le pauvre Michon.

—Et puis, mon cher neveu, persuadez-vous bien d'une chose, c'est que, si j'aime la petite Sophie autrement que vous, je l'aime autant. La différence entre nous deux, c'est que mes sentiments ne sont pas à explosion.

—Cela se voit de reste, pensa Claude, qui comprenait mal le flegme américain de son oncle.

—Mais, continua le bonhomme, vous verrez que je lui suis dévoué autant que personne, si les événements nous forcent à agir avec vé-



FOR
**DIARRHOEA, DYSENTERY,
COLIC, CRAMPS,
PAIN IN THE STOMACH,
AND ALL
SUMMER COMPLAINTS.**

ITS EFFECTS ARE MARVELLOUS.
IT ACTS LIKE A CHARM.
RELIEF ALMOST INSTANTANEOUS.

Pleasant, Rapid, Reliable, Effectual.

EVERY HOUSE SHOULD HAVE IT.
ASK YOUR DRUGGIST FOR IT. TAKE NO OTHER.

PRICE, - 35c.

hémence. En attendant, j'estime que vous vous désespérez prématurément, et qu'en tout cas il sera temps de gémir quand vous aurez la preuve indéniable de votre malheur. Voici la nuit, allons dîner.

—Oh ! je n'ai pas faim.

—Possible ; songez pourtant que le corps de l'homme est une sorte de machine à vapeur dont l'estomac est le foyer, et qui, pour fonctionner utilement, a besoin de combustible ; si vous voulez être assez fort pour supporter les fatigues auxquelles vous pouvez être appelé dès demain, il faut manger votre compte ; moi, ça m'horripile en tout temps de manger, mais je m'y résigne. Je fais même, sous ce rapport, mon devoir complet, et c'est à ça que je dois d'avoir conjuré la décrépitude.

—Non seulement conjuré, mon oncle, mais...

—Oui, oui, si je suis gaillard pour mon âge et agile d'esprit comme de corps, c'est à une nourriture régulière, suffisante et raisonnée que je dois ça. Encore une fois, allons dîner et, croyez-moi, ne vous laissez pas abattre. Tout s'arrangera, c'est la loi humaine."

Pendant le dîner, Arsène Martin parla de Sophie, s'informa de son caractère, fit causer Claude et parvint à le distraire quelque peu ; même il lui inspira une assez grande confiance dans l'avenir presque immédiat du lendemain pour que le pauvre garçon sortit de table presque réconforté.

Quand ils quittèrent la salle à manger, Arsène passa son bras sous celui de son neveu, et lui dit de l'air le plus naturel du monde :

"Quand nous aurons retrouvé Sophie, je vous ferai part d'une nouvelle assez importante : sa présence et la vôtre rehausseront une cérémonie qui doit avoir lieu ici, dans quelques jours, à moins d'empêchements imprévus..."

—De quoi s'agit-il ? demanda Claude, sur le ton d'une politesse légèrement saupoudrée d'indifférence.

—Vous saurez cela. Ce n'est pas du tout le moment de vous rien

J. H. Myrick & Co.

Importers and Dealers in

DRY GOODS

HARDWARE

BOOTS & SHOES

FINE

GROCERIES

And Fishing

Supplies

AT TIGNISH and

ALBERTON

We have just

opened a full and

complete stock of

NEW GOODS.

We are prepared

to supply the wants

of the farmer, fish-

erman and mecha-

nic

We invite in-

tending purchasers

to give us a call,

and they will find

we can meet all

competitors, and

save to them the

trouble and ex-

pense of going to

Summerside or

Charlottetown.

Dr. Murphy

PHYSICIAN AND SURGEON
TIGNISH.....P. E. I.

J. E. WYATT,

SUCESSEUR DE HODGSON & WYATT
AVOCAT, NOTAIRE, etc. Solli-
citeur pour les Nova Scotia et
Summerside Banks

— ARGENT À PRÊTER —
Bureau : Au dessous de Chilton House
SUMMERSIDE, P. E. I.

McQuarrie & Arsenault

AVOCATS, NOTAIRES, &c.

Summerside, P. E. I.

(Bureau au dessus du Royal Bank
of Canada)

ARGENT A PRÊTER

Neil McQuarrie, K. C.

Aubin E. Arsenault.

HOTEL RIVERSIDE

DUKE ST. MONCTON, N. B.

Cet hotel est à une minute de
marche du Dépot de l'Intercolonial
en face du Bureau de Poste et près
de la Rivière.

La proximité de l'hotel de la ri-
vière, permet de voir, en plein, le
spectacle grandiose du BORE à
chaque marée.

Termes raisonnables.

Une étale de première classe
pour la commodité des voyageurs.

FRED. THIBODEAU

PROP

Hotel Bernard

This house is thoroughly fitted up ;
within 2 minutes walk from depot. It is
conducted on first class principles, every
attention being given to the comfort of
guests.

Terms are reasonable

Theo. Bernard

Tignish Oct 12-6m. PROP

College St. Dunstan

(Affilié à l'Université Laval)

COURS CLASSIQUES, COMMERCIAUX
ET PHILOSOPHIQUES

L'ouverture des classes au col-
ège St. Dunstan aura lieu le 5 sep-
tembre.

Les élèves sont priés de se pré-
senter le jour de l'ouverture.

Pour plus amples informations,
s'adresser au Supérieur.

Ce rer Septembre 1901.

SPECIALEMENT RECOMMANDEE

LES

Vins de Messe

FABRIQUES PAR LA MAISON

A. TOUSSAINT & Cie

Sous le Patronage de

MONSEIGNEUR L'ARCHEVE-

QUE DE QUEBEC

Et la plupart de

NOS SEIGNEURS LES ARCHE-

VEQUES ET EVEQUES

du Canada

Public Notice

Parties having claims against the
Estate of the late Sylvain Arsenault,
Clem, of DeBlois Road, are request-
ed to place their attested bills
in the hands of the undersigned be-
fore the First day of November
1903. Parties owing the said Es-
tate are requested to make imme-
diate payment.

F. J. BUOTE, Executor

Tignish, May 28th 1903